

Renaud Longchamps, Louise Warren, Jocelyn Robert

Jacques Paquin

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2006). Compte rendu de [Renaud Longchamps, Louise Warren, Jocelyn Robert]. *Lettres québécoises*, (121), 42–43.

Renaud Longchamps, *Confessions négatives*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2005, 80 p., 14,95 \$.

Se confesser à voix forte

Renaud Longchamps est un poète fascinant. Ou plutôt intrigant. Son œuvre oscille entre un discours à forte teneur lyrique et un intérêt marqué pour les prospections à caractère scientifique.

Ce prolifique poète propose des textes qui sont tous chapeautés par des constats négatifs du genre « Nous ne savons pas marcher » ou « Je ne sais pas lire la lumière ». Curieusement, le premier s'intitule « Première confession », mais le lecteur a l'impression que les poèmes suivants en constituent la suite logique. De fait, l'ensemble développe la matière de cette première confession dont l'éditeur nous annonce une suite en deux volets. L'intitulé ne doit pas nous leurrer car, avec Longchamps, les références véritablement intimistes sont plutôt réduites. L'auteur de *Décimations* possède une vision trop cosmique, trop ancrée dans une surconscience de l'univers pour s'intéresser aux détails de sa propre personne. Ce serait plutôt du genre :

*L'univers nous regarde
froïdement
et tourne
lentement
tandis que tu vas
et que tu viens
sur mon ventre toujours rempli des premières étoiles* (p. 35)

Dans un style qui m'est apparu tenir plus de l'argumentation que de l'aveu, le poète établit des comparaisons défavorables entre le mouvement du monde cosmique et le parcours de sa propre vie. Il s'avère que la sienne, comme celle de l'humanité entière, est fatalement dominée par « les mots de la mort », expression récurrente de son désarroi et du regard pessimiste qu'il pose sur nous, nous qui « resterons à jamais / ces pauvres errants aux pas / toujours plus lourds que l'air / ces éternels étrangers à l'éternité » (p. 42). Ce qu'on considérerait comme une confession prend rapidement la forme d'un sombre constat

que ne dément aucun des poèmes, bien que le poète nous donne parfois une éclaircie, notamment quand il s'adresse à une destinataire qu'on soupçonne être sa

RENAUD LONGCHAMPS

CONFESSIONS NÉGATIVES

POÉSIES



TRIP



compagne. J'ai dit plus haut que Renaud Longchamps était un poète intrigant. Ou plutôt : fascinant. Jusque dans ses défauts mêmes. Pourquoi ai-je lu le recueil d'une traite, malgré des redites (mais peut-être bien aussi à cause d'elles), malgré cet entêtement dans le défaitisme planétaire, malgré cette pudeur qui n'en finit plus de vouloir montrer et ce discours moraliste qui traverse tous les recueils ? Je crois que la réponse vient d'une *résistance*. Inaliénable, droite, insistante : le refus de mourir sans amour. Alors que la confession suggère le murmure et le chuchotement, à moins qu'elle ne soit publique, la voix de Longchamps m'est apparue comme l'expression d'une clameur contre la terre qui terrorise les hommes, contre l'humanité qui contraint à la mort. Ce recueil, qui balance entre les deux excès désignés par Pascal en épigraphe (« exclure la raison, n'admettre que la raison »), frappe par son pouvoir de conviction et une grande sollicitude :

*Nous quittons nos corps affamés
tout en mordillant les branches mortes
qui ébrèchent le silence*

*Loin des feuilles égarées dans les sous-bois
tu ajoutes ta parfaite nudité* (p. 60.)

Une conviction qu'on peut qualifier, oui, d'intime et de touchante.

Louise Warren, *Le livre des branches*.

Dans l'atelier d'Alexandre Hollan, Orléans, Le Pli, 2005, 64 p., 19,95 \$.

Écrire et dessiner

Un même trait de lumière.

Où qu'il puisse servir de greffe aux vers précédents, à première vue, l'intitulé peut surprendre : qu'est-ce que peut bien recouvrir ce recueil qui se donne comme *Le livre des branches* ? Serions-nous en présence d'un ouvrage qui soit une apologie sylvestre ? Ou d'une parole herbeuse ? Et, pourquoi pas, verbeuse ?

Bon d'accord, je badine, mais s'il n'y avait eu le nom de Louise Warren et ce sous-titre *Dans l'atelier d'Alexandre Hollan*, je me serais difficilement débarrassé de ma circonspection, nourrie de longue date par une méfiance envers le terroir idéologique. Mais au seuil du recueil, une épigraphe de Saadi Youssef me rassure : « Ce sont les vents qui m'ont confié le livre des branches. » De fait, plus qu'un recueil de poèmes, le livre se présente comme un essai méditatif écrit par la poète que le peintre de réputation internationale, Alexandre Hollan, a invitée à habiter son appartement pendant son absence. L'atelier du peintre est ainsi un

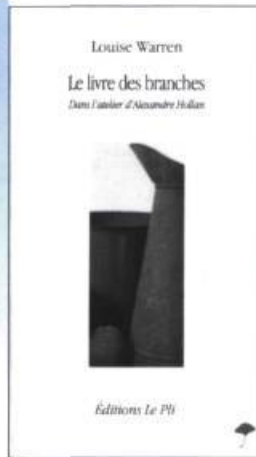


LOUISE WARREN



RENAUD LONGCHAMPS

lieu pour voir les peintures du maître et ami, dont on retrouve des reproductions en plus des images de l'atelier. C'est aussi pour Louise Warren un espace privilégié pour l'écriture. Les courtes proses qui ressemblent, dans leurs tonalités, à des fragments de carnet d'écrivain, partent d'un défi que s'est lancé la poète, parvenir à *écrire* sur le peintre, après l'hommage mémorable que lui a rendu le poète français Yves Bonnefoy. Louise Warren, qui a signé *Écrire la lumière ou La pratique du bleu*, a vécu une longue fréquentation avec la peinture, et elle se refuse à tracer une frontière nette entre les mots et les arts. Comme elle l'écrit, parlant du peintre : « Sa démarche artistique, méditative, touche directement l'expérience de la matière que j'approfondis chaque jour en poésie. » (p. 15) Nul n'est besoin d'être un familier de l'œuvre d'Alexandre Hollan pour apprécier la lecture de ce livre composé de fragments où se lit l'amour de l'art et des mots de la poète qu'elle



exprime avec une grande délicatesse. Que ce recueil soit de la poésie ou relève de la forme de l'essai, au fond, cela nous importe peu parce que le texte ramifie et outrepassé ces cloisonnements parfois un peu trop faciles. Chaque phrase de Louise Warren se déploie, brève ou longue, comme une branche qui pousse vers la lumière. Elle écrit encore : « Depuis longtemps, je sens que je n'écris pas avec les mots, mais avec la tension entre les vers, les espaces, les répétitions. » (p. 17)

La rencontre entre l'auteure de *L'arbre, la lumière, le trait* (2001) et les dessins et aquarelles du peintre d'origine hongroise fait voir un peu plus, semble-t-il, une inclination pour une écriture de l'épure, qui débuse dans un seul trait une trace, un condensé du vivant. Écrire, aimer, parler des objets, de la lumière exacte qui les définit, habiter l'espace de l'autre, tout en lui insufflant sa propre présence, où chaque mot, chaque phrase fait figure d'invite à voir le monde sous l'angle de l'art. Cela, Louise Warren, une fois de plus, le fait admirablement, modestement, en signant ce petit livre de beauté.

Jocelyn Robert, *In Memoriam Joseph Grand*, Montréal, Le Quartanier, 2005, 120 p., 17,95 \$.

Textes à combines

Les Éditions Le Quartanier poursuivent avec des publications qui sortent de l'ordinaire, bien qu'elles soient étroitement liées avec les expériences avant-gardistes européennes.

Cette fois, l'auteur Jocelyn Robert, qui est surtout connu comme artiste pluridisciplinaire de la ville de Québec, met la table en nous servant, sous le mode du manuscrit trouvé, l'histoire d'un dénommé Joseph Grand et dont Albert Camus, nul autre que lui, aurait restitué les carnets d'écriture alors que l'étudiant à la maîtrise tripotait dans la correspondance de l'auteur de *L'étranger*. En conformité avec les règles du genre (l'assertion de la véracité du discours et la restitution, au profit des lecteurs, dudit texte), le texte est précédé d'une préface justificative : « [...] il nous a semblé primordial, dans un premier temps, de partager ce manuscrit, de faire connaître ce témoignage qui a survécu à une soixantaine d'années avant de tomber [...] entre les mains de ceux qui pouvaient les premiers en saisir la valeur. » (p. 11.) Or, ce manuscrit offre la particularité de répéter, *ad nauseam*, sur une cinquantaine de pages, la phrase suivante : « Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait, sur une superbe jument alezane, les allées fleuries du Bois de Boulogne. » (p. 10) Phrase risible, s'il en est, qui n'atteint pourtant pas le drolatique « plus beau vers de la langue française » de René de Obaldia, « Le geai gélatineux geignait dans le jasmin ». Après l'avoir disposée sous forme de vers, l'auteur du recueil fera subir à la phrase de Grand des variations, page après page, au point où le vers initial finira par être complètement défiguré par le traitement dont il est l'objet. On aboutit en fin de parcours à ces vers qui ferment la boucle : « Son bon vieux docteur / au pied du lit, / cet écrivain obstiné / ressassait, / par des détours encore / révisés, / une banale histoire / de mots *in memoriam* » (p. 40). Les deux parties suivantes quittent l'humour à la fois savant et bon enfant, qui rappelle les exercices de Raymond Queneau, pour une écriture où la matière des lettres empêche à première vue d'avoir accès au sens du message. Voyez vous-même : « réa aga gamba markkaa »

(p. 43). À part les rimes systématiques en « a », il y a sûrement quelque chose là-dessous, me suis-je dit. L'intitulé de cette partie me prévient d'une malicieuse mise en scène pour futés avertis : « La marche du mal mathématique pur qui s'achève et se résout en guerre. » Bon, en tout cas, le tout se clôt sur le mot « marihuana », là, ça va, je décrypte, mais ma pitance de mots reconnaissables reste bien maigre. Et je ne vois pas toujours le lien avec la résolution guerrière qu'annonce le titre de la section. Faudra qu'on m'explique. La dernière partie, quant à elle, ressemble un peu plus à ce que Paul-Marie Lapointe a fait dans son *tombeau de René Crevel*, par exemple. En voici un échantillon, tiré de « Au moite la hache du plus fort » (admettons quand même que l'auteur ne manque pas d'humour) :

*Lal umi neuse ficelle
Plusl oi nunc
oul oirlatér al.Àl'e
xtrémîtéune
caï sse libre. T apis ro
ulantdel
aca issièr e.Unebar
be depl usieursjours*

Vous avez pigé? Ma lecture assez laborieuse merci s'est esquinée à filer la « lumineuse ficelle » de ce qui ressemble à une séance d'examen chez l'optométriste. Ai-je été récompensé de ma peine? Non, pas vraiment. Il en ressort qu'un type arrive à bord d'un autobus dégingandé et qu'il ne fout pas grand-chose, ai-je compris dans ce petit récit minimal truffé de considérations abstraites. Comme il est fréquent dans ce genre d'expérimentation, l'intérêt se trouve dans le concept et non dans sa réalisation. Le texte du communiqué est à ce propos un petit bijou qui nous explique savamment que l'auteur « propose une œuvre d'invagination [vous avez bien lu] où l'on va du sens à l'outre-sens en passant par le non-sens, dont la « méthode » [ouais, des mots comme ça sont trop simples, il faut les prendre avec des guillemets!] de composition elle-même est rapidement visible [...] ». Bof! (Mine de rien, je viens de citer un mot du recueil.) Ce qui me désole un peu au terme de cette chronique, c'est d'y avoir consacré tant d'espace en comparaison des précédents. Comme quoi le plaisir de la lecture ne doit pas se confondre avec l'abondance du verbe qui l'accompagne.

